

Moïse, Aaron et leur bâton

Parasha Va-era

Un accessoire

- Je pourrais céder à la tentation : vous raconter à nouveau ce que raconte notre *parasha*. Ce serait bien sûr un plaisir. Sept plaies, ça n'est pas rien : les eaux changées en sang, les grenouilles, la vermine, les animaux malfaisants, la mortalité du bétail, les pustules, la grêle. Effets spéciaux bluffants. Spectacle garanti.
- Glissant sur une autre pente, je pourrais aussi tenter de percer à jour le cœur Pharaon : s'endurcit-il de lui-même ? ou est-ce le Saint-béni-soit-Il qui l'endurcit pour faire éclater Sa propre gloire en multipliant les miracles ? mais si tel est le cas, que devient le libre-arbitre de l'homme (serait-il un méchant, et même spécialement s'il est un méchant !) ?
- Entre les merveilles qui viennent publiquement bouleverser jusqu'aux fondements du monde créé et de l'ordre naturel, d'une part, et le mystère intime d'un homme et les implications théologiques et morales de la destinée qui est la sienne, je préfère pourtant ne pas choisir. Un autre ou une autre le fera peut-être la semaine prochaine, et certainement mieux que je ne le ferais moi-même si je m'y hasardais aujourd'hui.
- Comme parfois lorsque je lis un récit biblique, je m'arrêterai sur un détail. Je sais que je suis pas en cela très original. C'est ce que font les meilleurs de nos commentateurs. Et c'est ce que vous faites souvent vous-mêmes, j'en suis sûr. Je vais donc sans vergogne laisser un moment de côté nos principaux personnages : le Saint-béni-soit-Il, Moïse, Aaron, Pharaon, le peuple égyptien, Israël, la Nature.
- Je vais m'intéresser un instant à ce qu'au théâtre ou au cinéma on appelle, je crois, un « accessoire ». Cet « accessoire », vous l'avez découvert dans la *parasha* de la semaine dernière, et vous le retrouverez maintes fois encore dans la suite du récit de la libération des Hébreux et de leurs pérégrinations dans le désert. Cet « accessoire » ? Un bâton. En hébreu : *mateh*.

Un personnage

- Ce bâton apparaît pour la première fois au début du chapitre 4 de l'Exode. C'est le bâton que Moïse tient à la main, qui se transforme en serpent, serpent qui redevient bâton dès que Moïse en saisit la queue.
- Ce bâton, ou alors un autre, resurgit à plusieurs reprises dans notre *parasha*. Le mot lui-même n'apparaît pas moins de sept fois. L'objet peut être jeté à terre, où il nous refait le coup du serpent, et s'offre le luxe de dévorer ceux des magiciens de l'Égypte. Il peut frapper les eaux, qui se transforment en sang. Frapper la poussière de la terre, qui se change en vermine. Être tendu en direction des fleuves, des canaux et des lacs du pays, alors envahi de grenouilles. Être tendu vers le ciel, d'où surgit la grêle. Parfois, la main de celui qui tient le bâton est mentionnée avec lui. Parfois, il semble n'y avoir que la main, le bâton semblant soudain absent. Il peut même être remplacé par une « *poignée de suie de fournaise* » lancée

vers le ciel et éclatant en éruption pustuleuse. Et parfois même, il n’y a plus ni main, ni bâton, ni personne pour le brandir. Il n’y a plus que Dieu lui-même, accomplissant directement le prodige : les animaux malfaisants, par exemple (« *Ainsi fit l’Éternel* », en Ex 8, 20), ou la mortalité du bétail (« *Et l’Éternel exécuta la chose le lendemain* », en Ex 9, 6).

- On a bien compris que ce n’est pas le bâton qui fait le miracle. Jamais. Ni même celui qui, souvent, le brandit. Mais bien Dieu, et nul autre. Ce curieux bâton à éclipses n’en attire pas moins l’attention, n’en excite pas moins la curiosité. Il le ferait peut-être moins si sa présence était constante, habituelle, ordinaire, systématique. Il le ferait moins, aussi, si l’on savait exactement de quel bâton l’on parle. Si l’on savait exactement du bâton de qui l’on parle. Celui de Moïse, croyez-vous ? Cela semble bien être le cas lorsque Moïse dirige son bâton vers le ciel avant la grêle. Cela ne l’est pas du tout le reste du temps. C’est le plus souvent Aaron, frère et interprète de Moïse, qui agite le sien sur l’ordre de Moïse, lequel agit, lui, sur l’ordre de Dieu. À moins, bien sûr, qu’il s’agisse toujours du même bâton, tantôt dans la main de l’un, tantôt dans la main de l’autre.
- Bâton à éclipse, donc. Bâton à l’identité incertaine, aussi, ou changeante. Curieux « accessoire », tout de même, que ce bâton. Comme doté d’une vie propre. Un bâton qui, d’« accessoire », semble bizarrement accéder au statut de personnage à part entière. Ayant sa propre histoire.

Le Bâton

- C’est que les « accessoires » bibliques, en général, ça n’est pas rien, voyez-vous. C’est toujours beaucoup plus que ce que cela paraît être. De ces « accessoires », on trouve une liste (non exhaustive) dans un passage bien connu du plus connu des traités de la *Mishna*, les *Pirkei Avot* (les Sentences des Pères). Au chapitre 5, *mishna* 6, de ce traité, on lit ainsi que dix choses, voire davantage, furent créées par Dieu lui-même au crépuscule du sixième jour de la Création, soit, si je puis dire, *in extremis*. Avant le tout premier *shabbat* de l’Histoire.
- Outre la bouche de la terre (qui devait un jour engloutir Coré le rebelle), outre la bouche de la source (qui devait jaillir au désert et abreuver les Hébreux), outre la bouche de l’ânesse (celle qui devait protester contre les coups que lui infligerait son maître, Balaam), outre les Tables de la Loi, la manne, la tombe destinée à accueillir la dépouille de Moïse lui-même (et à rester cachée aux yeux des hommes), on trouve bien sûr dans cette liste... notre bâton. « Le Bâton » : *Ha-Maté*.
- Le bâton, comme les autres « accessoires » créés *directement* par Dieu à l’origine même du monde, échappe ainsi à son statut d’« accessoire » contingent, utile à un moment singulier et transitoire de la geste biblique – pour accéder à une existence à la fois antéhistorique et transhistorique, une existence qui n’est accordée qu’aux symboles, une existence qui n’est accordée qu’aux fondements mêmes du cosmos, de l’Universel, et d’une histoire totale, divine en son principe.
- Un passage tiré d’un autre texte rabbinique, plus récent que celui que je viens d’évoquer, les *Pirkei de-Rabbi Eliézer*, précise les choses, en en infléchissant à la fois la portée et le sens.
- Je vous le lis intégralement :
- « *Le bâton fut créé [par Dieu] entre jour et nuit et fut transmis au premier homme dans le jardin d’Éden ; et Adam le transmet à Énoch et Énoch le transmet à Noé et Noé le transmet à Sem et Sem le transmet à Abraham et Abraham le transmet à Isaac et Isaac le transmet à*

Jacob et Jacob le fit descendre en Égypte [lors de son émigration et de celle de tous les siens de Canaan en Égypte (voir Genèse 46, 6-7)] et le transmit à Joseph, son fils. Lorsque Joseph mourut, toute sa maison fut pillée et ses biens furent mis dans le palais de Pharaon. Jéthro était un des magiciens de l'Égypte ; et vit le bâton et les lettres [n'oubliez pas ces « lettres », je vais en reparler très vite] qui y étaient inscrites ; il les désira ardemment et s'empara du bâton ; il l'emporta et le planta au milieu du jardin de sa maison. Aucun homme, désormais, ne put l'approcher. Lorsque Moïse arriva chez Jéthro, il entra dans le jardin de sa maison et aperçut le bâton, et il lut les lettres qui y étaient inscrites ; il étendit la main et le prit. Jéthro le vit et s'exclama : « Celui-ci sera amené à délivrer Israël d'Égypte, dans un temps futur. » C'est pour cette raison qu'il lui donna Séphora, sa fille, pour femme.¹ »

Bien plus qu'un bâton

- Le bâton dont l'on parle est bien plus qu'un bâton.
- Ce bâton institue, ou garantit, la continuité d'une transmission qui, partie de Dieu lui-même, passant par Adam, Énoch, Noé, Sem, Jacob et Joseph, aboutit, grâce à Jéthro, et malgré l'inquiétante parenthèse d'un dépôt dans le palais de Pharaon, à Moïse lui-même.
- Directement sorti des mains de Dieu, comme s'il n'avait pas d'abord été la branche d'un arbre ayant naturellement germé et crû, ce bâton rattache Moïse, le seul qui ait pu s'en saisir après Jéthro, au mystère même de la Création et aux premiers moments de l'histoire humaine. Certaines traditions précisent certes qu'il pourrait avoir été tiré par Dieu d'une branche de l'Arbre de la Connaissance – lequel n'est tout de même pas un arbre ordinaire. Et à cet égard, il n'est pas indifférent que Jéthro, s'en étant emparé, le plante « *au milieu du jardin de sa maison* ».
- Ce bâton, qui semble refuser de s'abandonner à des mains impures, est évidemment beaucoup plus que ce qu'il est matériellement. Il est *un livre*, un *parchemin*, le support sacré de lettres qui ne le sont pas moins. S'agit-il du Tétragramme, les quatre lettres du Nom ineffable de Dieu ? Ou plus simplement des initiales des dix plaies qui s'abattraient sur l'Égypte ?
- Peu importe. Ce bâton-là, en tout état de cause, révèle la grandeur et authentifie la mission de celui (Moïse) par qui il accepte d'être saisi. Il véhicule toute la puissance de Celui (Dieu) qui l'a créé et qui y a apposé comme sa signature, et la met à la disposition de celui (Moïse) qui est digne de le brandir. Il est l'ultime instrument des miracles par lesquels Dieu manifesterait sa toute-puissance, châtierait l'Égypte et libérerait son peuple.
- « Le Bâton », *Ha-Maté*, inscrit cette libération dans une histoire longue. Qui, comme le tout début de notre *parasha* (Ex 6, 2-8) nous le rappelle, remonte à la promesse faite par Dieu à Abraham, Isaac et Jacob. voire au-delà – le Dieu libérateur d'Israël étant évidemment le même que le Dieu créateur du monde.
- « Le Bâton », *Ha-Maté*, confère à Moïse une légitimité que la parenthèse égypto-pharaonique n'affecte en rien. De la même façon que le début de notre *parasha* (Ex 6, 14-25), en rappelant l'exacte généalogie de Moïse, jusqu'ici inconnue, garantit la pureté hébraïque de ses origines, nonobstant la parenthèse de son adoption par la fille de Pharaon.

¹ *Chapitres de Rabbi Éliézer*, traduit de l'hébreu et annoté par Marc-Alain OUAKNIN et Éric SMILEVITCH, nouvelle édition introduite, revue et corrigée par É. SMILEVITCH, Lagrasse, Verdier, coll. « Les Dix Paroles », 1992, chapitre 40, p. 251.

Tout autre chose qu'un glaive

- Le bâton dont nous parlons, vous l'aurez compris, est donc infiniment plus que la houlette du berger conduisant son troupeau. Bien autre chose, même, que l'improbable instrument du miracle. Il nous parle de puissance, mais aussi de légitimité, et de continuité. Après avoir été celui de Jacob et de Juda, après avoir été celui de Moïse, pour le judaïsme, ce « bâton » sera celui de David et de tous les rois qui lui succéderont jusqu'à la destruction du Temple. Et il sera, le moment venu, celui du Messie lui-même. Ce bâton est un sceptre. Qu'il convient de préserver de tous les détournements et de toutes les appropriations. Il est de fait très convoité. Le christianisme s'est ainsi pas privé d'y voir la préfiguration de la lance du soldat perçant le côté de Jésus en croix, du sang et de l'eau jaillissant de la blessure – voire le bois de la croix elle-même.
- Mais ce bâton dont nous parlons, véritable « personnage » de notre *parasha*, ce bâton, et je voudrais finir là-dessus, nous en apprend autant par *ce qu'il n'est pas* que par *ce qu'il est*. Ce qu'il n'est pas ? Surtout pas ? *Un glaive*. Le bâton de Moïse n'est pas Excalibur. Et ce fut à cet égard la très grande faute de Ridley Scott, dans *Exodus : Gods and Kings*, ce film étrange que beaucoup d'entre vous ont sûrement vu il y a tout juste cinq ans, que de déposséder Moïse de son bâton pour lui faire brandir un glaive.
- L'arme n'est pas le sceptre. Le fer n'est pas le bois. Le bois est une matière morte *et* une matière vivante. Il sèche, il meurt, mais il est aussi capable de renaître, et de bourgeonner à nouveau (ainsi que le fera un jour le « bâton » de la tribu de Lévi, dans un épisode célèbre que nous retrouverons bientôt dans le livre des Nombres). Il est autant instrument de résurrection que de mort, de bénédiction que de châtement. Ce qu'un glaive, lui, n'est pas.
- C'est précisément ce qu'a oublié Ridley Scott en oubliant le bâton de Moïse et d'Aaron. Il a oublié que l'ultime finalité de toute cette histoire de libération dont notre *parasha* entame le récit, est précisément l'institution d'un culte au Dieu libérateur. Un culte auquel le glaive, le fer, justement, répugnent. C'est parce qu'il aura d'abord été un guerrier que, quelques siècles plus tard, David, roi fondateur de cette dynastie dont le Messie sera issu, ne pourra construire lui-même le Temple de Jérusalem, Dieu lui déclarant clairement : « *Tu as versé beaucoup de sang et fait de grandes guerres : ce n'est donc pas à toi d'élever une maison en mon honneur* » (I Ch 22, 8). Ce privilège reviendra à son fils, Salomon, « *un homme pacifique* », « *en paix avec tous ses ennemis à l'entour* » (I Ch 22, 9). Et ce Temple lui-même, nul outil de métal ne sera utilisé pour l'ériger : « *On n'employa à la construction du Temple que des pierres intactes de la carrière ; ni marteau, ni hache, ni autre instrument de fer ne fut entendu dans le Temple durant sa construction* » (I R 6, 7).
- **Pour conclure, deux mots.** Outre qu'il semble assurer la continuité et la cohérence d'un récit absolu, dépassant de loin les limites de celui qui nous occupe dans cette *parasha*, récit enraciné dans le passé le plus originel et dès le commencement ouvert sur un avenir encore inaccompli, le bâton que Moïse brandit n'annonce pas seulement ces miracles qui nous occuperont encore la semaine prochaine et les suivantes et qui sont censés attester la grandeur et la puissance du Dieu qui en est l'Auteur. Ce bâton tout simple est aussi l'image ultime, l'expression par excellence, de la force fragile et de l'humble grandeur du prophète de ce Dieu : Moïse.

Jean-Christophe Attias, pour Akadem, décembre 2020